



# BANLIEUE!

ordre et désordre

# BANLIEUE!

ordre et désordre



## EXPOSITION ET PUBLICATION

Commissaire arts visuels: Jasmine Colizza  
Commissaire littérature: Catherine Cormier-Larose  
Exposition présentée du 1<sup>er</sup> au 30 août 2015  
à la salle Alfred-Pellan de la Maison des arts de Laval  
pour les célébrations du 50<sup>e</sup> anniversaire de Laval

## LES ARTISTES

Stéphanie Beaulieu  
Gwenaël Bélanger  
Andrée-Anne Carrier  
Stéphanie Chalut  
Kim Dorland  
Hillerbrand+Magsamen  
Emmanuelle Jacques  
Labspace Studio  
(John Loerchner et Laura Mendes)  
Emmanuel Lagrange Paquet  
Éric Lamontagne  
Pierre Laroche  
Laurent Lévesque  
Anna Jane McIntyre  
OBV  
Jacinthe Robillard  
Michel Saulnier

## LES AUTEURS

Simon Boulerice  
Sébastien Dulude  
Stéphane Larue  
Bertrand Laverdure  
Anna Jane McIntyre  
Stuart Ross  
Hector Ruiz  
Marie-Hélène Sarrasin

# Sommaire

<i>Éloge de la vie ordinaire</i> – Jasmine Colizza . . . . .	11
<i>Come as you are</i> – Catherine Cormier-Larose . . . . .	15
<i>Champfleury</i> – Sébastien Dulude . . . . .	21
<i>Banlieue</i> – Simon Boulerice . . . . .	23
<i>Ce qu'il me reste de Longueuil</i> – Stéphane Larue . . . . .	27
<i>138, Digby Road</i> – Anna Jane McIntyre . . . . .	31
<i>En banlieue de mon enseignement</i> – Hector Ruiz . . . . .	35
<i>Monkey Bars 1966</i> – Stuart Ross . . . . .	39
<i>inviter l'ennui</i> – Marie-Hélène Sarrasin . . . . .	43
<i>Je suis Thom Yorke</i> – Bertrand Laverdure . . . . .	49
Biographies des artistes . . . . .	54
Biographies des auteurs . . . . .	60
Biographies des commissaires . . . . .	63
Crédits et remerciements . . . . .	65



## BANLIEUE!

ordre et désordre

Pourquoi collecter et classer? Parce que la banlieue s'expose et s'affirme comme un espace mouvant et en perpétuelle évolution. Bien qu'elle ait déjà ses habituelles, nous voulons l'éclaircir dans ses contours et ses lignes de force. Parce que nous avons toutes et tous une banlieue qui nous est propre et à la fois.

Si les années et les décennies, sous l'impulsion de jets ou de jets, deviennent des acteurs du territoire, comment se lit la banlieue, la détermine-t-elle? Les lieux qui s'inscrivent dans l'espace urbain, avec ses règles locales et ses codes géométriques et géométriques aux formes habituelles, ainsi que ses caractéristiques géométriques et géométriques de l'espace urbain, se retrouvent dans les structures qui les relient et les relient à la ville.

Entre une autre manière de voir, la banlieue se lit à son tour. Cette visite interactive lui confère une banlieue nouvelle qui se lit et se voit. Malgré tout, la banlieue se construit et se voit dans son espace, son temps de vie, dans ce qui nous définit. Afin de souligner et de célébrer le rôle essentiel de la ville et de la banlieue, nous avons créé, au sein de la Maison des arts et de la culture, un espace de dialogue et de réflexion.

Bonnie Collin, commissaire arts visuels  
Catherine Combes-Lotze, commissaire littérature



**Vider le nid**  
 Labspace Studio (John Loerchner  
 et Laura Mendes), 2015

Installation: divers objets  
 domestiques

# Éloge de la vie ordinaire

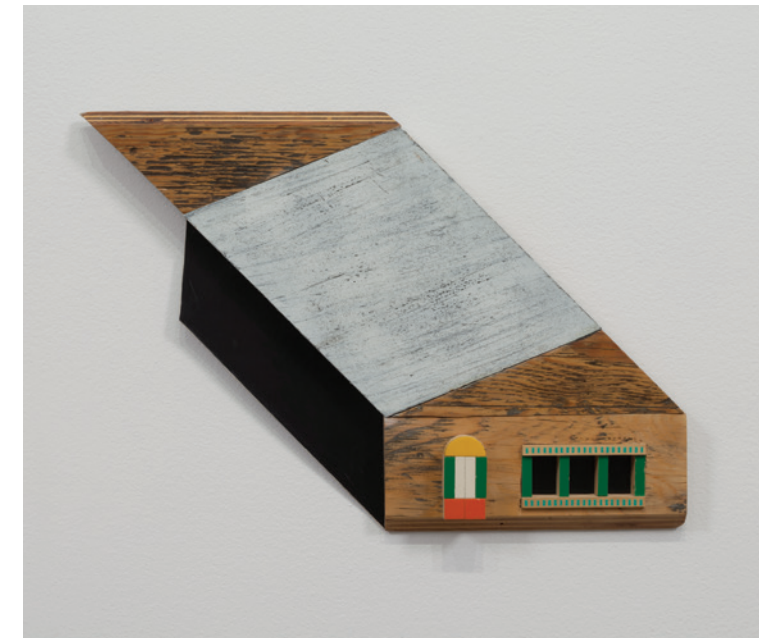
Ce projet est né après six années passées à la Maison des arts à entendre tout et rien à propos de Laval et à lire sur Facebook les appels désespérés pour trouver un *lift* pour aller voir l'exposition en cours alors que la station Montmorency de la ligne orange du métro est à deux pas... Six ans de banlieue, sans compter l'enfance à jouer dehors, dans la rue ou dans le bois et l'adolescence où, finalement, inexorablement, l'appel de la ville s'est fait entendre... J'ai quitté la banlieue pour mieux y revenir.

On ne crie pas haut et fort son appartenance au 450. Habiter ou venir de la banlieue est embarrassant devant les citadins qui, pourtant, ne sont souvent pas des urbains pure laine... C'est cette gêne que nous souhaitons lever avec ce projet pour le 50<sup>e</sup> anniversaire de la Ville de Laval. Promouvoir l'affirmation de son statut de banlieusard plutôt que de le cacher. Sortir sa banlieue du placard et l'afficher.

Aborder ce sujet sans être simpliste peut s'avérer être un exploit. Nous avons donc fait appel à des artistes et à des auteurs qui ont l'expérience vécue et non pas que perçue de cet univers distinct. La banlieue se dessine alors ici sous plusieurs formes qui s'entrecroisent: organisationnelle, avec son territoire formel et ses tracés géométriques, perpendiculaires aux lignes des habitations; symbolique, avec une iconographie signifiante caractéristique du monde suburbain; et affective, dans les interactions qu'elle suscite et les récits qu'elle éveille. L'exposition se construit à partir de cette prémisse. La banlieue y est représentée comme une organisation dynamique offrant une vision globale, holistique. On s'intéresse à sa finalité qui est celle d'atteindre un ordre rêvé. Le mouvement se crée, perpétuel, dans une quête absolue de stabilité. Utopique, certes, cette visée lui confère néanmoins une noblesse inusitée. Sa vitalité est toutefois perturbatrice et génère un désordre qui met en

**Rue de banlieue** (détail)  
 Michel Saulnier, 1982

Matériaux mixtes sur bois  
 Legs René Payant / Collection  
 du Musée d'art contemporain  
 de Montréal



danger l'équilibre de l'ensemble tout en étant le moteur énergétique et régulateur.

Cet été, la banlieue s'expose dans toute la Maison des arts. Au foyer, l'artiste Emmanuelle Jacques encre au mur un plan de Laval et dresse une cartographie subjective qu'elle interprète à la suite de plusieurs rencontres avec des citoyens. À la salle Alfred-Pellan, la mise en exposition se divise en un plan d'artères qui la traversent de part et d'autre. Dès l'entrée, on trouve des bungalows aux contours attendus de Michel Saulnier, un atlas de rues ordonnées de Charlesbourg, réalisation d'OBV, et une version modifiée du projet *Daylight* de Laurent Lévesque qui propose, comme des échantillons

à examiner, des constructions typiques de la banlieue nord-américaine. L'espace suburbain nous apparaît à priori tel que nous le prévoyions: des traits réguliers à l'infini. Les artistes ne s'arrêtent cependant pas à une description schématique et s'approprient les paysages du quotidien. OBV trace, de mémoire, la carte géographique des détours de son quartier; Saulnier crée son pâté de maisons en fouillant les rebuts urbains qu'il récupère, nous informant ainsi de la proximité de la ville, et Lévesque met en lumière le patrimoine prosaïque de la banlieue.

Paradoxalement, en construisant ces espaces publics, chacun de ces artistes délimite son espace intime et participe à la maintenance de l'ensemble. En agençant des éléments de leur territoire, ils se positionnent en tant qu'acteurs du système.

Assurément, leurs propositions entrent en relation, dépassant leur cadre organisationnel premier. L'installation d'Emmanuel Lagrange Paquet, à proximité, dévoile la part symbolique des œuvres voisines. L'artiste introduit la figure du superhéros, grand défenseur d'une cité périphérique virtuelle. Alors qu'on taxe la banlieue de banale, l'œuvre, *To Believe*, lui confère grandeur et lyrisme.

C'est ainsi que les objets usuels, accumulés depuis des années dans le pavillon lavallois du couple Grebmeier-Forget, se drapent d'une saisissante puissance d'évocation. Avec *Vider le nid*, le duo d'artistes ontarien, Labospace Studio (John Loerchner et Laura Mendes), érige un monument en hommage à la domesticité. Les articles sauvegardés ravivent la mémoire affective qu'ils convoquent. Chacun d'eux est porteur de sens qui se transmet en flux du couple aux artistes, des artistes à l'œuvre et de l'œuvre aux visiteurs. Le trivial peut s'avérer complexe.

En faisant le tour du bloc, nous arrivons au 138, *rue Digby*, Oakville, Ontario, devant la maison d'enfance d'Anna Jane McIntyre. Le diorama reconstitue son habitat d'alors: une maison bigarrée, la cour arrière et sa redoutable forêt. La banlieue de l'enfance devient l'assise d'aventures prodigieuses et d'émotions, exaltées par un réalisme magique ambiant. L'enchantement s'estompe cependant à l'adolescence, où le péril, telle une morne indolence, envahit le corps (Kim Dorland, *Teenager with Skateboard*).

Il n'est donc pas étonnant de découvrir dans les textes des auteurs une forte propension aux souvenirs de jeunesse. À cette période de la vie, la banlieue fournit une

source narrative intarissable. Ce que confirme la vidéo *Whole* du duo d'artistes texans Hillerbrand+Magsamen. Guidé par une trame musicale qui s'apparente aux films de suspense, le regardeur s'introduit dans un bungalow, au cœur du noyau familial. Encore une fois ici, les apparences de la vie ordinaire sont trompeuses. Les artistes et leurs deux enfants, qui participent régulièrement aux performances filmées et photographiées de leurs parents, ont l'habitude de déconstruire leur maison dans un élan post-Fluxus suburbain.

Avec cette vidéo et l'installation de flotteurs à bras d'Andrée-Anne Carrier, la banlieue glisse doucement vers un certain chaos. Les flotteurs, rappel des joies de la piscine et des consignes de sécurité, sont moulés dans le plâtre. Les flotteurs ne flottent pas. Bien au contraire! Ils deviennent objets iconiques de la banlieue et indices de subversion de par l'altération de leur fonction première.

Il y a des ratés dans l'engrenage bien huilé du système en place. L'œuvre de Carrier résonne chez Stéphanie Beaulieu dans son installation *Vert Voisin IV* et chez Éric Lamontagne avec son *Pissenlit*. Le bonheur des ménages est fragile quand il se mesure à la présence ou à l'absence de cette « mauvaise herbe » sur le terrain. Le gazon, symbole domestique de la réussite, carré d'expression de son individualité, peut devenir motif de discord et d'angoisse. Mon gazon est-il plus vert que celui de mon prochain?

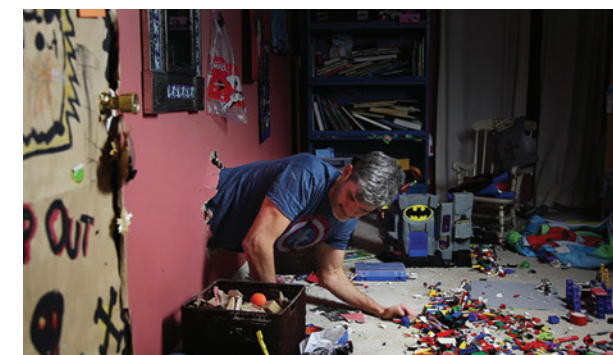
Au-delà des abris d'autos que Pierre Laroche aligne avec ordre et méthode, le mécanisme de la banlieue se détraque. La maison qui se détruit, performance après performance chez Hillerbrand+Magsamen, se pulvérise intégralement chez Gwenaél Bélanger (*Breakdown*). La maison rêvée s'envole, morceau par morceau, balayée par le vent.

Et pourtant.

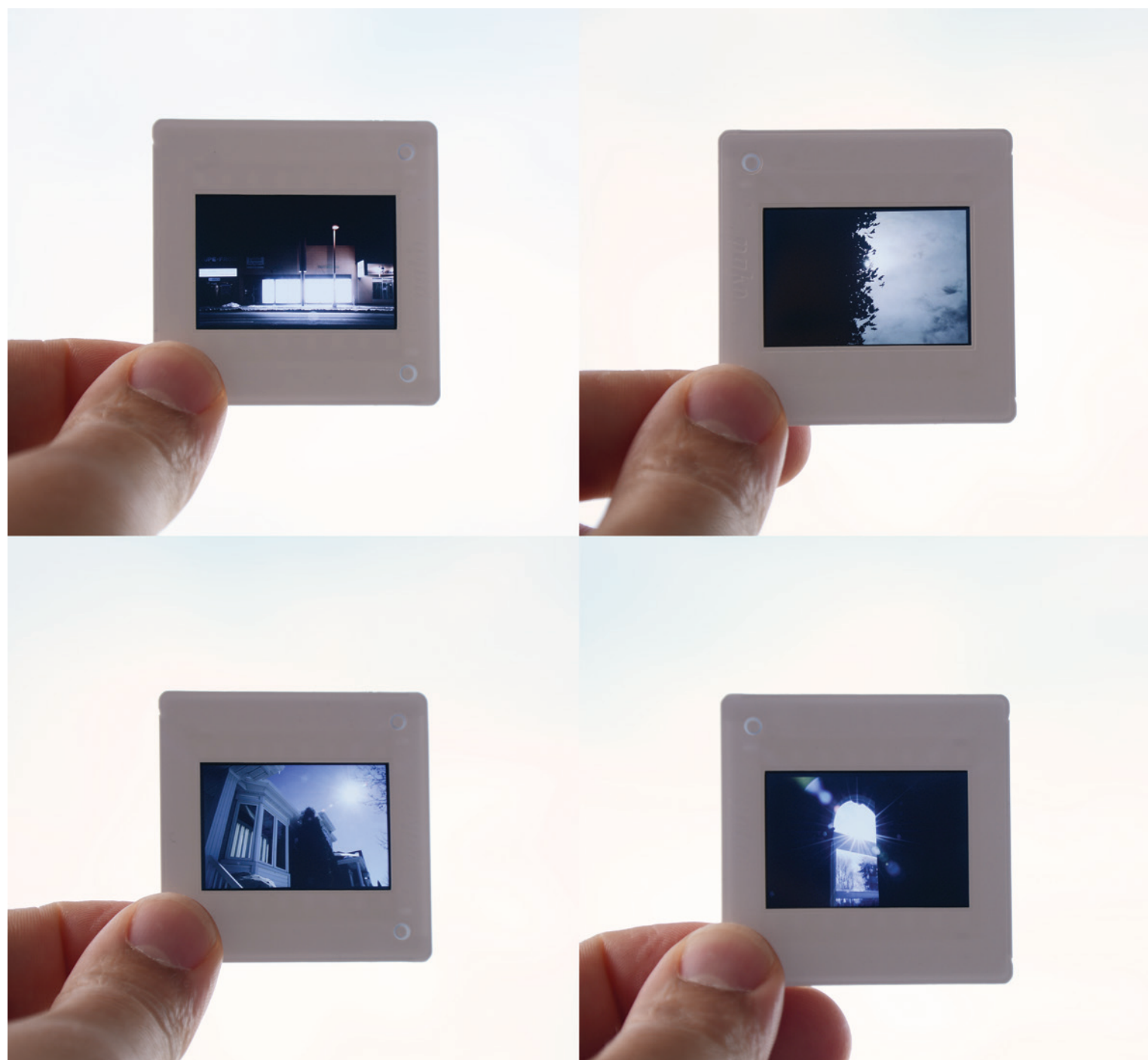
Si la mémoire historique s'estompe, comme en témoignent les ruines abandonnées de la maison patrimoniale Charbonneau dessinée par Stéphanie Chalut, celle, affective, persiste. Les portraits de citoyens lavallois sous Tempo de Jacinthe Robillard nous interpellent et nous lient. La banlieue est universelle et se révèle dans notre identité, nos récits de vie, dans ce qui nous définit.

### Jasmine Colizza

Commissaire arts visuels pour *Banlieue! ordre et désordre*  
Muséologue responsable de la salle Alfred-Pellan de  
la Maison des arts de Laval



**Whole**  
Hillerbrand+Magsamen, 2013  
Vidéo HD, Durée: 3 min.



# Come as you are

On pense que l'on connaît nos collègues, nos amis. Et dans un vernissage ou un lancement, l'oreille s'accroche à ces aveux quotidiens, à ces « Ben oui, je viens de Laval! », à ces « Mes parents habitent toujours à Charlesbourg. J'aime tellement ça y aller: tout y est si simple » ou à ces « Mes amis ont déménagé à Repentigny. On va aller se baigner dans leur piscine hors terre en fin de semaine! » Loin des clichés accumulés qui vieillissent mal de cette banlieue-dortoir, ou alors en leur faisant une place du côté du ludisme, en les embrassant fièrement et sans gêne, la banlieue est un endroit complexe où se loge cet espoir volontaire et admirable d'un endroit ordonné et cette impossibilité à l'atteindre parce que rien – simplement – n'est parfait. La banlieue est complexe parce qu'elle est habitée. Avec ce projet d'envergure, nous voulions que la banlieue trouve cette même brillance à la lumière du jour que les régions, parce qu'elles sont partout, parce qu'elles sont les vecteurs de nos identités individuelles et collectives. L'exposition Banlieue!, c'est cet appel au coming out. Sortons des garde-robes et avouons haut et fort: je suis

*(page de gauche)*

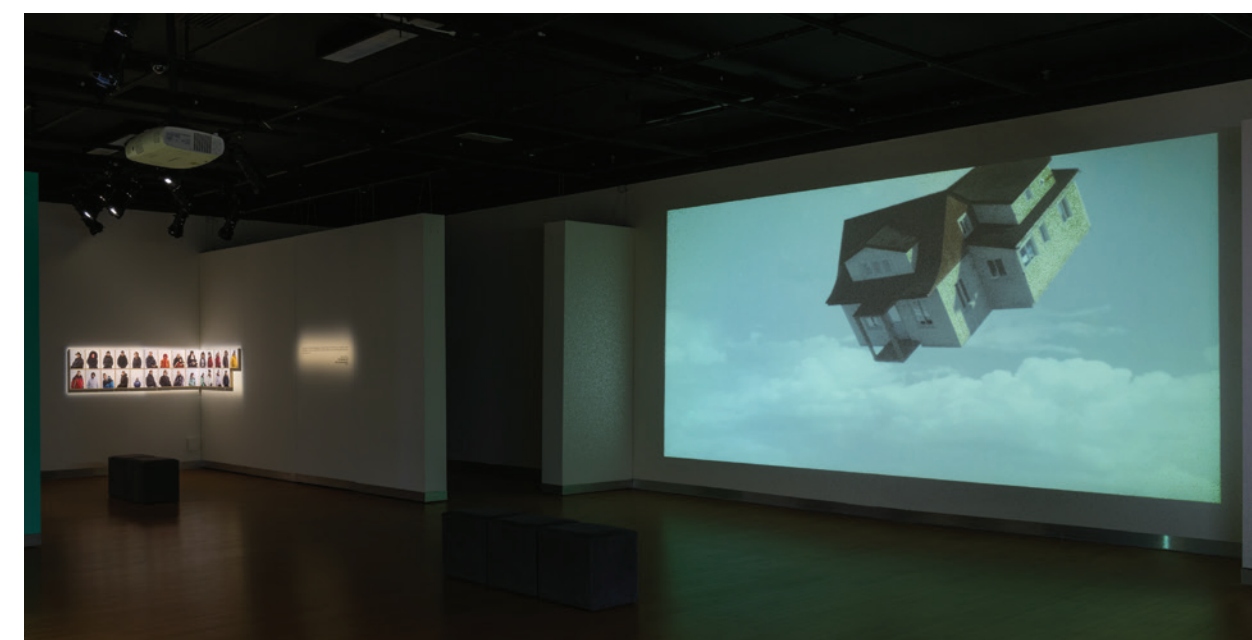
**Daylight 2014: instants 1-25**  
Laurent Lévesque, 2015

Socle lumineux et 25 diapositives  
L'œuvre a été produite en collaboration avec Verticale – centre d'artistes

*(sur cette page)*

**Breakdown**  
Gwenaél Bélanger, 2008 - 2013

Vidéo HD, Durée: 4 min. 54 sec.





banlieusard. Nous avons demandé aux artistes et aux auteurs un investissement, de tendre une perche à cette omniprésence de la banlieue en leur offrant un endroit où la raconter. Parce que, tant qu'à jouer dans les lieux communs, on peut sortir la fille de la banlieue, mais certainement pas la banlieue de la fille...

Cette banlieue fait peur parce qu'elle n'a rien à cacher. Elle s'expose, fière, et tout s'y retrouve, comme en ville, mais dans un espace plus grand, à (re)conquérir. Afin de célébrer les 50 ans de Laval, nous avons voulu l'ouvrir, la faire exploser et, ainsi, vous l'offrir partout dans la Maison des arts de Laval. C'est un projet de contamination et de rêve. Nous sommes juste ici. Venez nous rejoindre.

Nous avons choisi des artistes et des auteurs qui l'ont habitée, cette banlieue, qui y travaillent, qui y vivent. Ils y entreposent leurs joies et leurs doutes. Ils la font renaître sous sa forme organisationnelle de rues et de trajets d'autobus, sous sa forme symbolique, où le grand-père qui prend l'autobus semble disparaître chaque jour et réapparaître le lendemain, et sous sa forme affective, qui s'inscrit dans les souvenirs d'enfance ou d'adolescence et les espoirs qui y sont rattachés. Nous voulions actualiser la banlieue, la rendre indispensable et attirante au temps présent, nous intéresser à la fois à son ordre idéalisé qu'au chaos qu'elle sait créer. Chère banlieue, accepte-nous comme nous sommes.

Le volet littéraire de l'exposition se penche particulièrement sur l'aspect affectif de la banlieue, sur les récits de vie et, par des retours en arrière, sur ce qu'elle a fait de nous. La banlieue est un personnage que nous sommes appelés à rencontrer. Dans cette rue faite en poèmes, Sébastien Dulude reconstruit le Laval de son enfance et de son adolescence. Le texte sert de rues et de maisons et nous plonge dans l'introspection de ce que les cicatrices familiales laissent sur notre peau. Hector Ruiz se sert des tracés connus – le transport en commun – pour aller enseigner à Laval, faisant le chemin inverse des banlieusards.

Stéphane Larue, lui, a choisi d'habiter Hochelaga-Maisonneuve pour sa vie de quartier, ses promenades en autobus, ses gens qui racontent leur vie au coin des rues, les vêtements sur les cordes à linge, pas très loin de son Longueuil natal. C'est de ce même côté de la rive, à Saint-Lambert, que Bertrand Laverdure tend l'oreille pour écouter les concerts qui lui parviennent de Montréal. Ce qu'il en entend lui permet d'affirmer: *Je suis Thom Yorke.*

Marie-Hélène Sarrasin apprivoise l'ennui comme une vieille connaissance qu'elle amène marcher dans l'herbe, pieds nus. Stuart Ross regarde ses amis ramasser la gomme qui traîne sur l'asphalte chauffé par le soleil et l'enfourner comme si elle était neuve.

Dans le texte de Simon Boulerice, le narrateur habite ces grands territoires où les cours sont si immenses, les forêts si proches que n'importe quel pyromane pourrait s'y cacher et que personne ne pourrait rattraper le feu qui se propagerait. Comme nous le savons tous à l'époque contemporaine, les pompiers ne sauvent que les belles Barbie... Anna Jane McIntyre contrarie ce désir de contes de fées en inventant elle-même les fables à apposer sur la forêt dans la cour, la transformant et l'appriivoisant, participant à la féerie de son voisinage.

L'espace public de l'exposition se lie à celui intime des textes, qui sont les pamphlets de notre intimité, cet espace secret de l'espoir et des blessures. *Banlieue!*, c'est cet ensemble qui retrace les pas de la maison à la cour, de soi aux autres.

Les artistes et les auteurs dialoguent sur les murs, à l'intérieur de la salle Alfred-Pellan et du foyer. Ils se sont intégrés au projet par leur démarche, leur affiliation à la banlieue ou leur manière unique de voir les choses et ils l'ont si bien fait que notre propre banlieue s'est créée à l'intérieur de la Maison des arts de Laval. *Come as you are, as you were, as I want you to be*, chantait Kurt Cobain.

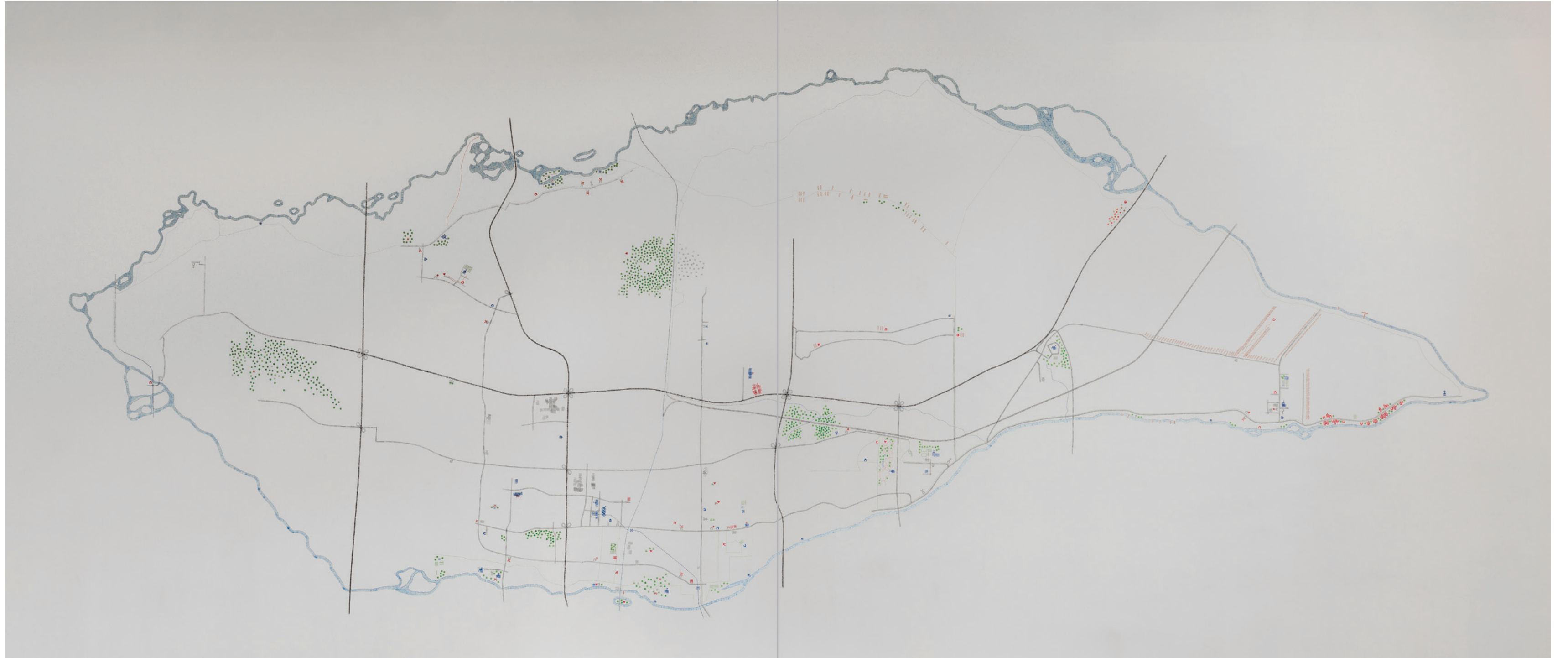
#### Catherine Cormier-Larose

Commissaire littérature pour *Banlieue! ordre et désordre*

Sans titre / ON THE  
UPPER ARM  
Andrée-Anne Carrier, 2015

Plâtre, pigment et clôture Frost







Trajectoires  
Emmanuelle Jacques, 2015

Encre

# Champfleury

Sébastien Dulude

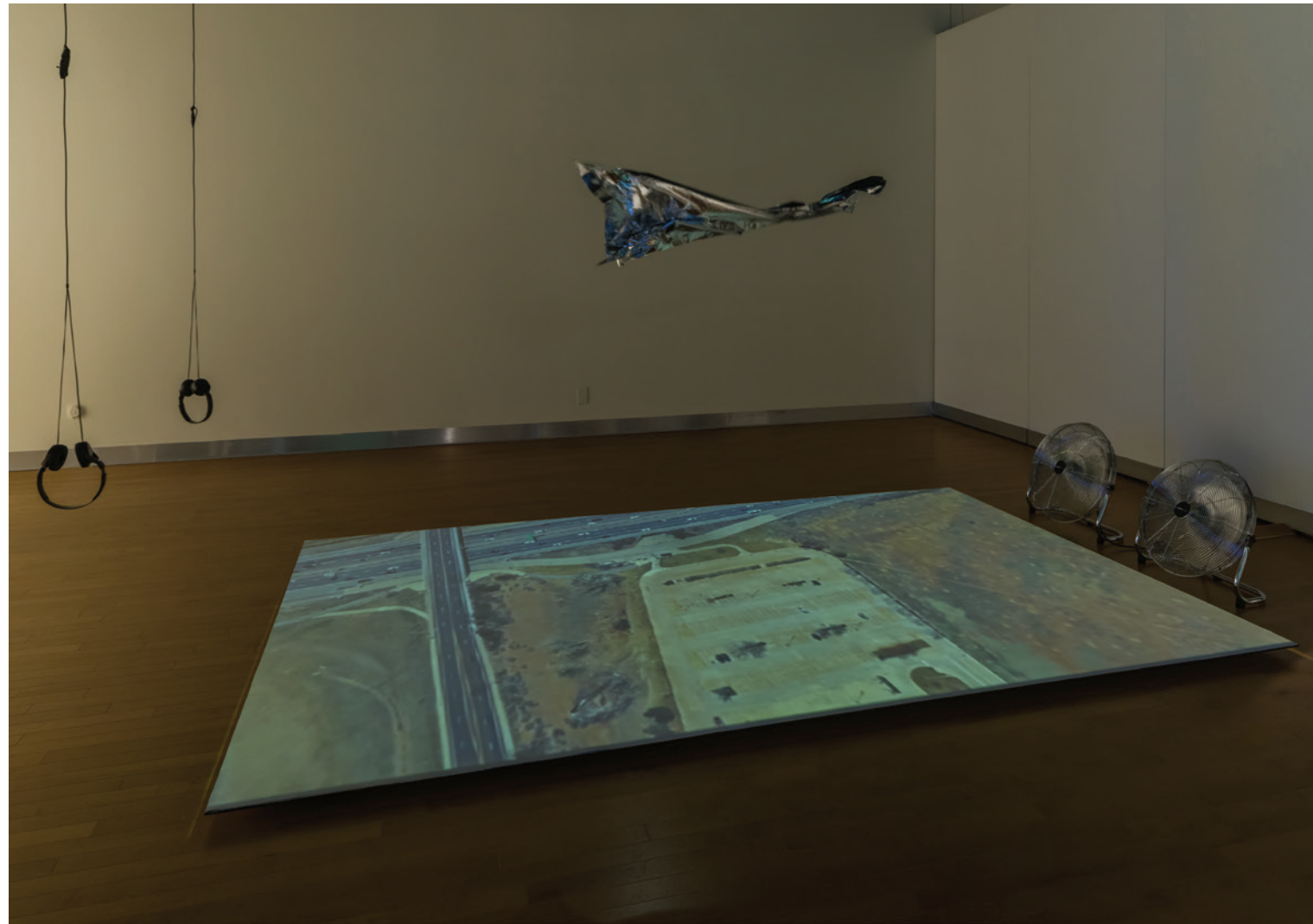
une marelle  
du freinage  
et des rues  
d'oiseaux  
ciselaient

quelqu'un  
ne dort pas  
je sens des pas  
dans la cuisine  
un cœur qui bat  
un long soupir

c'est ouvert  
c'est fermé  
ça chauffe  
ça calme  
ça retient  
son nom :

dans le quartier c'était un développement et c'est mon père qui a acheté la maison et après il y a eu ma naissance et après il y a eu ma soeur et ma mère n'était pas contente que la voisine appelle sa fille du même prénom et ensuite il y a eu mon frère c'est très étrange on ne se parle pas elle nous a menti la dernière fois il doit être arrivé quelque chose

mon entrée à l'école  
toujours des rangs  
les vitres de l'autobus  
les rangées de la classe  
les files et les allées  
chacun à sa place



**To Believe**  
Emmanuel Lagrange Paquet, 2015

Installation vidéo, couverture  
thermique, ventilateurs

# Banlieue

Simon Boulerice

Quand il dessine sa maison, Jacob Riendeau a pris l'habitude de tracer une large cheminée de laquelle s'échappe un filet de fumée mauve qui ondule comme un serpent de fête. Dans un dessin d'enfant, une cheminée crachant de la fumée – peu importe sa couleur – symbolise qu'il y a de la vie dans la maisonnée. C'est le seul mensonge qui saute aux yeux: les Riendeau n'ont aucune cheminée. C'est un petit ajout créatif. De la réalité augmentée. Mais pour le reste, Jacob a l'habitude de ne pas trop truquer sa vérité. Il dessine le foyer familial avec beaucoup d'honnêteté. Ce qui n'est pas le cas de la plupart des enfants de la rue de la Pommeraie.

Les dessins d'enfants révèlent beaucoup de choses sur leur psychologie. Un enfant qui dessine une clôture devant ou autour de sa maison a besoin de protection. S'il trace des fleurs en avant-plan, c'est qu'il cherche à plaire. S'il dessine des rideaux aux fenêtres, c'est qu'il veut voir sans être vu. S'il reproduit la poignée de porte à droite, c'est qu'il se projette dans le futur. S'il la met à gauche, c'est qu'il est nostalgique. S'il la fixe au centre de la porte, c'est que l'enfant vit dans le moment présent. La représentation du soleil est aussi fort éloquent. Un soleil en haut dans le coin droit symbolise la mère;